

Un idiot*

Federigo Tozzi

Traduit de l'italien par Willy Burguet et Pietro Benzoni

Fiocco, cet idiot qui à trente ans se disputait avec les gamins qui ne le laissaient pas en paix quand il voulait découper avec ses ciseaux les figures de cartes à jouer dans la cour, s'endormit profondément.

Il était deux heures de l'après-midi; aucun locataire, des cinq étages, ne se montrait, et les membres de sa famille n'étaient pas à la maison. La plupart étaient déjà au travail dans les boutiques ou dans les bureaux; les enfants et les femmes dormaient, il faisait très chaud. On entendait les servantes s'affairer dans les cuisines, les unes au dessus des autres, les fenêtres entrouvertes; et rien d'autre.

Fiocco rêva et crut que le Roi de pique avait épousé la Dame de cœur. Ces deux cartes lui avaient toujours été sympathiques, du reste!

Alors, il demanda l'autorisation d'entrer dans leur royaume et leur exprima son plaisir.

— Je sais que vous vous aimez beaucoup! Mais je l'avais compris depuis un certain temps. Quand je refaisais le jeu, s'il m'arrivait de vous mettre l'un à coté de l'autre, j'avais l'impression de vous voir bouger. Au point que j'aurais même cessé de jouer. Et, maintenant, pourquoi vous ais-je précisément retrouvé tous les deux seuls dans le tas d'ordures? Dites-moi, un peu, ce que vous y faisiez.

Il avait aussi plu sur les deux cartes; mais le soleil les avait séchées, et, bien que décolorées, elles lui plaisaient toujours. Il aurait voulu que la reine lui réponde; mais le Roi, qui parlait plus volontiers qu'elle, avec nous les hommes, la regarda et dit à Fiocco:

* Titre original: *Un idiota*. Daté «ottobre 1914». Cf. F. TOZZI, *Le novelle*, a cura di Glauco TOZZI, con un saggio di L. BALDACCI e note di M. MARCHI, Milano, Rizzoli, 2008, vol. I, pp. 274-280, et vol. II, p. 918.

— Tu ne sais jouer qu'à *briscola*, à *sette e mezzo* et à *toppa*. Je vais t'apprendre, donc, ce qui se passait, quand les autres membres de ta famille jouaient entre eux; et que toi par contre tu allais au lit. Ecoute quelle mémoire j'ai: Cecilia et Laura sont tes sœurs; Arturo est fiancé à Laura; Matilde ta mère; Ugo ton père; Enrico et Giulio vos amis. Et puis je te dirai encore autre chose. Tu dois savoir, donc, parce que par toi-même tu ne pourrais pas le deviner, que l'As de trèfle était amoureux de Cecilia; et l'As de cœur, mon sujet, de Laura; que le trois de carreau était l'ami d'Arturo; et que la Dame de trèfle l'aimait. Le Valet de cœur et le Valet de carreau avaient de la sympathie pour Matilde; le trois de trèfle et de pique n'appréciaient pas ton père, et aucune carte ne voulait tomber dans ses mains. La Dame de carreau était quasi folle d'Enrico. Fais bien attention, à ne pas tout confondre. Quand la partie commence, nous sommes plus attentifs entre nous que les joueurs eux-mêmes. Il serait impossible, même à moi, de te dire comment nous essayons d'aider nos protégés; mais, du reste, nous non plus nous ne pouvons rien contre le hasard et nous nous contentons, quand nous nous retrouvons, d'exprimer notre satisfaction ou notre mécontentement. Vous autres les hommes vous ne vous en rendez pas compte. D'ailleurs, moi et ma digne épouse nous n'avons jamais pris parti pour personne; et nous essayons seulement de nous embrasser dans l'obscurité, quand on retourne les cartes. Comment es-tu arrivé à comprendre que nous nous aimions? Même les petits papillons qui voltigeaient autour de la lampe ne l'avaient pas deviné!

«Une fois, la Dame de trèfle avait convaincu le trois de carreau, et voulait faire gagner de force Arturo. Mais quelle souffrance, chaque fois que ta sœur Laura, la fiancée d'Arturo, la touchait; puisqu'elle en était jalouse! Plus d'une fois, elle réussit à glisser des mains de Laura et à tomber sur le dos, pour se dévoiler aux autres joueurs. Le trois de carreau, pour lui faire plaisir, s'était acquis de nombreuses sympathies parmi nous les cartes et aussi la protection de ma digne épouse. Au troisième tour, la Dame de trèfle tomba dans les mains de Cecilia, ton autre sœur. Pendant que les autres jouaient, Cecilia mit la carte en bouche; comme vous faites parfois en attendant et en réfléchissant entretemps. La Dame de trèfle comprit tout d'un coup que son cœur ne pouvait battre aussi fort pour le jeu. Cecilia a toujours joué distraitement et pour faire nombre. Très bien! La carte comprit subitement qu'elles étaient deux à vouloir qu'Arturo

gagne. Par chance l'As de cœur, comme je te l'ai dit épris de Cecilia, n'était pas encore sorti; et pouvait intervenir efficacement. Mais Arturo tout à son amour pour Laura ne s'apercevait de rien.

«Peut-être mue par un pressentiment, Cecilia pensa que jouer la Dame de cœur aiderait Arturo, et la mit alors sur la table. L'As de trèfle, dans les mains de Matilde, faisait tout son possible pour en sortir. Matilde, qui le regardait fixement, ne sachant quelle carte déposer, le choisit, quasi contrainte. Cecilia bondit de joie sur sa chaise! Alors, Arturo, qui avait un atout, emporta tous les points; et à la fin gagna.

«Arturo, chez toi, n'est pas seulement un brave garçon et un des meilleurs mécaniciens d'automobile, mais aussi l'espoir de la famille face à ton père qui en est la ruine. Pourquoi tes parents prendraient-ils la peine de rester ensemble si le mariage de Laura et d'Arturo ne rassurait pas pour l'avenir? Alors, il serait bon que certaines familles, comme la tienne, se défassent et que chaque individu se sente, dans le monde, uniquement responsable de soi-même. Autant de querelles et autant de crimes en moins; plus de sérénité et de force spirituelle. Toi, tu me comprends à peine et je ne sais par quel miracle ces considérations peuvent se refléter dans ton cerveau. Bien sûr, ça ne t'amuse pas comme quand tu prends en main tes ciseaux, et que tes yeux se mettent à pétiller. Comme tu souffres quand tu ne peux t'empêcher de penser! Si on te disait que tu dois te tuer, tu ne resterais pas ainsi, bouche ouverte. C'est étrange: tu ne comprends que les choses qui te plaisent et celles que tu veux faire. Tout le reste, tu le penses avec satisfaction, ne vaut pas une seule de tes cartes découpées!

«Tu veux aussi te venger de Laura dont les chaussures ne sont pas d'un cuir aussi grossier que les tiennes. Et pourtant tu les regardes avec mépris. Comme tu l'épies, à travers la serrure, quand elle s'habille. Tu connais tous les secrets de ta famille, qu'eux ne soupçonnent même pas. Tu pourrais, si tu savais parler, dire combien de rapiécages portaient, il y a cinq ans, une des paires de bas de ta mère.

«Mais tu ne sais pas pourquoi, quand ta mère s'agenouille à tes côtés et prie pour ta guérison, tu te sens d'autant plus abruti; et pourquoi, quand elle pleure, tu regardes avec suspicion, en grinçant des dents, tous ceux qui t'approchent; même s'il s'agit de Cecilia! Chaque fois que tu es un peu joyeux, tu veux raconter combien il y a de briques sur le sol de chaque chambre. Tu les as

comptées à l'insu de tous! Et tu as rapporté à Cécilia, après dix ans, le premier petit écheveau de cheveux restés sur son peigne. Tu l'avais recueilli dans la cour! Et pourquoi mâchonnas-tu, pendant toute la journée, les aiguillées que ta mère jette quand elle coud? Ils ont du te mettre les doigts en bouche; et tu leur en as voulu pendant plus d'un mois.

«Tu désires, voilà pourquoi je t'en ai parlé, qu'Arturo épouse Cecilia et pas Laura. Cecilia t'aime et se comporte vraiment comme une sœur; mais Laura t'a même battu. Elle ne t'a jamais essuyé la bouche quand tu baves, hurles, te sens mal et ne comprends plus rien. Cecilia te garderait même près d'elle; et elle n'a jamais voulu qu'ils te mettent à l'asile.

«Sais-tu où tu te trouves maintenant? Tu es dans mon royaume; fais bien attention à ne pas marcher sur les pieds de mon épouse. C'est vrai, pourtant, mon cher Fiocco, tu as voulu la jeter dans le puits, Laura! Si elle ne s'était pas agrippée au crochet de la poulie, en laissant descendre la cruche tu l'aurais noyée. Tu ne t'en souviens pas? Tu n'arrivais même pas à prononcer une parole; et comme tu es fort tu l'aurais emporté. Et pourquoi t'amuses-tu à le lui rappeler sans cesse? Spécialement à table, tu lèves régulièrement la main, tu lui montres le puits en riant et puis tu fais le même geste que celui qui consiste à plier la tête de quelqu'un. Dis-moi la vérité. S'ils te laissaient seul avec elle, tu n'attendrais même pas que s'écoule une journée. Et pourquoi as-tu plumé vives les deux tourterelles? Parce qu'elles appartenaient à ta sœur? Et pourquoi as-tu donné un coup de couteau à Arturo? Par chance tu lui as seulement entaillé la pulpe d'une main! Maintenant nous en sommes arrivé à ceci: Laura se dispute avec Cecilia parce qu'elle prend ta défense. Si Laura ne devait pas se marier bientôt, elles ne dormiraient plus ensemble. Mais toi, tu veux la tuer, je le sais: tu la détestes trop. Maintenant je te dis que quand tu l'auras tuée, parce que tu sauras la surprendre avant qu'on ait le temps d'allumer la lumière, en te cachant derrière la porte du salon, Arturo n'épousera jamais Cecilia. Et, alors, tu te mettras à frapper Cecilia; tu t'en prendras à elle. Jusqu'à ce que les amis de tes parents, Enrico et Giulio, te fassent enfermer avec les autres malades.

«Tout ceci arrivera parce que ton ivrogne de père s'en réjouit, en secret. Il espère que tu tueras Matilde; mais il suffit qu'elle te regarde pour que tu tombes à genoux. Si tu tuais Matilde, ainsi, sans aucun prétexte, sans aucun soupçon

pour lui, il irait voler un million pour te faire riche. Tu ris? Prends garde de ne pas baver sur la robe de ma femme. Reste plus à l'écart. Enrico et Giulio lui feraient épouser leur maîtresse; et ne se sépareraient plus jamais de lui.

«Seuls les orages te font peur; alors tu vas même jusqu'à demander la protection de Laura. Et quand il ne tonne plus, tu la maltraites. Mais tu dois savoir que la Dame de cœur, que tu regardes avec ces yeux de plomb, arrachés à un agneau étranglé, fera tout ce qu'elle peut pour mettre ta sœur en garde. Que tu es fou! Figure-toi que tu penses que sa couronne est en or et sa robe rouge en soie! Tu penses à elle comme les autres à Dieu; mais le noir de ma barbe suffit à te décourager.

«Tu sais comment tout le monde appelle Laura et Cecilia? Les sœurs de l'idiot. Elles, qui le savent, se sentaient d'abord injustement offensées; puis elles éprouvèrent de la peine devant une méchanceté aussi effrontée et cynique. Cette espèce de surnom leur faisait le même effet qu'une malformation propre à toute ta famille. Elles se sentaient reconnues partout. Et au départ elles se crurent être elles-mêmes idiotes; au moins, en partie. Et puisque vous avez, indiscutablement, certaines ressemblances physiques, aucune des deux ne s'est fait une raison. Elles se sentent liées, entre elles, par ta maladie; et vieilliront certainement vite.

«Ta mère t'aime parce qu'elle ressent intérieurement ton malheur, sans cesse, de plus en plus fort. Tu es en elle; et tout ce que tu fais, elle se le reproche: c'est la maternité. Tes sœurs ne restent pas volontiers là où tu es, parce que tu dégages une odeur presque toujours nauséabonde. Elles en sont terrifiées. Quand elles étaient plus jeunes, elles se moquaient de toi; et elles-mêmes, à l'école, ricanaient de toi plus longtemps que les gens. Quelquefois elles te prennent pour une bête, et se persuadent que tu n'es pas leur frère.

«Maintenant, tu rêves d'une énorme sottise. Figure-toi que tu crois avoir cent ou deux cents millions. Dis-moi si ce n'est pas vrai! Tu sais pourquoi battait le cœur de Cecilia? Parce que, honnêtement, en tant que belle sœur, elle aime Arturo; elle a le pressentiment qu'il sera malheureux après la mort de Laura et qu'elle n'en sera jamais aimée. Moi je ne sais pas comment elle l'a compris; mais elle n'est vraiment pas tranquille, et pleure aussi à cause de votre maman qu'Ugo fait tant souffrir. Tu étais allé au lit; ou plutôt ils t'y avaient envoyé, et Cecilia était venue enlever tes chaussures. Ugo entre et donne un coup de poing à sa femme. Derrière lui ses deux amis ne disent rien; au contraire, ils font semblant

de ne pas avoir vu. Arturo se trouvait avec Laura, entre le rideau et la fenêtre. Cecilia, alors caissière dans un magasin de mode, était à la cuisine. Matilde évite le coup et se protège la tête du coude. Arturo s'avance. Laura, naturellement, le supplie de défendre sa mère. Quand Ugo est soûl il rit exactement comme toi et marche comme toi. Il prend ta mère et la flanque dans la cuisine, sur Cecilia qui se verse de l'eau bouillante sur les mains. Et elle n'en est pas encore guérie. Arturo prend ton père, et essaye de le maintenir en arrière; contre le mur. Laura pleure. Ton père, en furie, prend un couteau de table et la frappe à la tête avec le manche. Arturo, alors, s'efforce autant qu'il peut de l'immobiliser, et y réussit. Mais ses amis prennent parti pour Ugo, et le libèrent. Ce fut une fête qui dura jusqu'au matin. Ils burent cinq autres bouteilles; et, après avoir joué, ils jetèrent toutes les cartes, avec les sièges et la table, par les fenêtres en bas dans la cour où tu nous as trouvés. Les femmes se renfermèrent avec Arturo dans la cuisine, pour se soigner.

«Tu étais endormi; ton père voulait te sortir du lit et t'asseoir dans une espèce de trône sur le fauteuil. Il vint te voir, avec ses amis; et ils versèrent une fiasque de vin sur tes draps; pour que tu en boives toi aussi. Il s'en fallut de peu que ton lit ne prenne feu.

«Ne crois pas, pourtant, que ton père t'aime. Une fois, quand tu avais vingt ans, il a voulu te couper les doigts avec ces ciseaux que tu utilises encore. Et tu ne sais pas ce qu'il te fit quand tu étais gamin? Alors, tu n'habitais pas dans cette maison; mais à la campagne. Comme tu étais tombé dans une fontaine, il te fit sécher dans un four où l'on venait de faire cuire le pain. Et comme il riait! Pour le convaincre que tu allais mourir et qu'on le condamnerait, il fallut le tirer de là pendant que ta mère te sauvait en cachette. Mais il ne s'est jamais laissé convaincre; et lui-même, comme tu sais, même si tu ne comprends pas grand-chose quand les autres parlent, raconte l'histoire et s'en vante; il jure même que le four t'aurait fait du bien! Tu l'amuses quand il est soûl: et c'est tout.

«Le matin, ton père n'eut pas le courage de se montrer; et voilà pourquoi il n'est pas encore rentré à la maison. Arturo est trop bon pour quitter Laura. Maintenant nous voulons rester en paix.

Mais Fiocco répondit:

— Puisqu'avec vous je peux parler sans rien dire et sans utiliser les mots habituels, je vous prie de faire en sorte que je ne tue pas ma sœur. Est-il possible que j'y arrive? C'est pourtant vrai, je me sens très astucieux et je suis vindicatif: c'est l'astuce qui m'entraîne. La tuer serait pour moi une très grande joie, mais si la Dame de cœur ne veut pas, pensez-y vous autres à transformer Laura en carte à jouer et dites-lui de ne plus me haïr. Ce que vous avez dit est inévitable, et ne dépend pas de moi. Et je vous confesse que quand je m'approche d'elle...Mais pourquoi est-elle ma sœur?

La Dame de cœur lui répondit:

— Moi, j'espère qu'une tuile te tombera sur la tête avant de commettre ce crime.

Fiocco gémit longuement. Sa mère regarda dans la cour, le vit et vint le réveiller en lui répétant son nom à l'oreille. Fiocco se leva, mais voulut emporter avec lui les deux cartes; pour les découper en petits morceaux.

Une servante, de la fenêtre de sa cuisine, se mit à rire.